

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Mélanges Religieux,



DESPICE STELLAM; VOCA MARIAM.

Recueil périodique.

Vol. 3.

MONTREAL, 7 JUIN 1842.

No. 30.

JUBILÉ DE NOTRE-DAME-DE-PUY.

Nous donnons aujourd'hui l'histoire du Jubilé qui vient d'être fait au Puy, parce que la coïncidence de ce récit avec le saint tems de Jubilé où nous nous trouvons nous paraît opportune ; parce qu'ensuite les succès de ce jubilé du Puy seront une grande leçon pour nous. C'est en effet dans un pays accusé d'irréligion, qu'on voit ces exemples de foi et de sacrifices qui rappellent la ferveur du moyen-âge ; c'est un peuple accusé d'indifférentisme qui s'écoute si profondément à la voix de la religion. Il est donc vrai que le catholicisme poursuit le cours de ses conquêtes ; que notre religion est triomphante en tout lieu et qu'elle règne en souveraine sur tous les peuples.

Aux premiers tems de l'ère chrétienne, vivait une femme dont la douce piété égalait les violentes souffrances ; elle habitait un lieu appelé *Villa*, près la rivière de Borne, dans l'ancienne province du Velay. Un jour elle fut subitement frappée d'une lumière qui semblait descendre du ciel, et elle tomba la face contre terre, pleine d'effroi ; puis entendant une voix suave, elle releva la tête, et elle aperçut une

dame environnée d'anges, qui lui dit : "Ma fille, lève toi, va sur le *Mont Anis*, c'est là où je te guérirai, ne crains rien. Je suis la vierge Marie. . . . Tu iras ensuite trouver l'évêque Georges, tu feras savoir à ce que lui et ceux qui lui succéderont en charge dressent ici une église à la mère du Sauveur." Georges, un des 72 disciples, avait été envoyé dans le Velay par saint Pierre, en la deuxième année du règne de l'empereur Claude. Accompagné de la servante de Dieu et de quelques prêtres, il prend les chemins escarpés du Mont-Anis : arrivé aux pieds du rocher de *Cornille*, il trouve couvert de neige l'emplacement où est aujourd'hui l'église de Notre-Dame ; c'était pourtant au onze juillet et par une température qui avait fait fondre la neige des montagnes les plus élevées. Pour surcroît de merveilleux, voici venir un cerf qui s'élançe dans cette neige, trace l'enceinte du nouveau temple et disparaît. L'évêque Georges, ne pouvant élever les murs du sanctuaire, se contenta de faire planter une haie vive autour de la neige miraculeuse ; il mourut, et, comme David, il laissa le soin de réaliser son projet à un de ses successeurs, Evodius, vulgairement nommé *Vosi* ; celui-ci mit la main à l'œuvre, laquelle fut menée à bonne fin à l'aide de la Vierge, dont les apparitions fréquentes enflammaient l'ardeur d'une multitude d'ouvriers... Le miracle de la consécration suivit le miracle de la fondation : des esprits célestes qui environnent le Tout-Puissant reçurent la mission de faire la dédicace de l'église. Bernard de Montaigu, évêque du Puy (1239), parle de cette consécration dans une lettre où il appelle son église : *Eglise vénérable et digne d'honneur, que les chœurs des anges ont dédiée sans l'entremise d'aucun homme !* S. Em. le cardinal de Bonald conserve deux cierges que l'on prétend avoir servi à cette consécration ; un chanoine du Puy m'a assuré qu'ils exhalent un parfum dont personne ne peut expliquer la nature. C'est ainsi qu'Ordo de Gissej raconte les commencemens de Notre-Dame-du-Puy, suivant une chronique exacte transmise d'âge en âge, et attestée par toutes les anciennes traditions.

Le privilège accordé au Puy est sans doute la récompense de sa tendre dévotion pour Marie. Le jubilé a lieu lorsque le Vendredi-Saint coïncide avec le 25 mars, l'Annonciation avec la Rédemption, les plus ineffables de nos mystères. L'origine de ce jubilé se perd dans la nuit des tems : le nom du pape qui le concéda d'abord n'est pas connu, et il est impossible d'en assigner la première époque. Sa durée fut primitivement de 24 heures ; mais le concours des pèlerins fit sentir le besoin de l'étendre ; Hélie de Lestranges, évêque du Puy, obtint du pape qu'il durerait cinq jours. Nos rois, qui s'étaient montrés jaloux de la grâce jubilatoire et pour eux et pour leurs peuples, en demandèrent à Rome la prolongation. Charles VII obtint que le jubilé durerait quinze jours, Louis XIII qu'il durerait huit

jours : le jubilé de 1542 est de douze jours. Or, en l'année où se rencontrent les deux mystères si justement chers aux catholiques, et où le cri du *grand pardon* partait du Mont-Anis, vous eussiez vu accourir les pèlerins du Velay, du Vivarais, du Forez, de l'Auvergne et de l'Espagne même. En ces jours de propitiation pour tous, les têtes couronnées ne craignaient point de s'humilier dans cette publique pénitence : le baron marchait à côté de ses vassaux, le roi à côté de ses sujets, le riche à côté du pauvre, les chemins n'étaient pas assez larges pour les multitudes des dévotieux à Notre-Dame, et les prêtres, dont les rangs étaient serrés alors, suffisaient à peine aux pèlerins qui venaient faire une *sainte lessive de leurs consciences* (1).

Parmi les grands personnages qui ont fait depuis quinze siècles le pèlerinage, on cite Charlemagne, Louis-le-Debonnaire, Charles-le-Chauve, Louis VII, Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe-le-Hardi, Philippe-le-Bel, Charles VI, Charles VII, Louis XI, Charles VIII, François Ier qui y est venu deux fois. Parmi les papes : Gelase II, Calixte II, Innocent II, Alexandre III, Urbain II, qui se mit à la tête de la première croisade qu'il venait de prêcher à Clermont, Adhémar, évêque du Puy. Enfin, au milieu d'un grand nombre de personnages d'un rang élevé, Duguesclin qui était venu en pèlerinage vers Notre-Dame-du-Puy, avant d'aller défendre contre les Anglais Château-Neuf-Randon où il est mort.

La tradition de Notre-Dame-du Puy constate en outre que plusieurs saints y sont venus en pèlerinage : saint Dominique, saint Antoine de Padoue, saint Robert de la Chaise-Dieu, saint Odilon, saint Vincent, saint François-Regis qui avait fait du Puy le centre de ses missions. Il fut un temps, ajoute la tradition, où l'affluence des pèlerins de toute l'Europe, et notamment de l'Espagne, qui appelait Notre-Dame-du-Puy *Notre-Dame de France* fut telle, qu'on voyait auprès de cette église plusieurs hôtelleries pour les pèlerins. Le maître de l'une de ces hôtelleries avait acquis un immense patrimoine. Il le mit à la disposition de saint Benigne, évêque du Puy, à la seule condition de fonder un hôpital pour les pèlerins. Il existe en effet non loin de la cathédrale un vaste et riche établissement hospitalier.

Maintenant, serait-il vrai que nous ne dussions plus voir ce qu'ont vu nos pères ? Serait-il vrai, suivant le langage d'une philosophie qui a fait d'incroyables efforts pour éteindre la foi et dessécher les cœurs, serait-il vrai que les masses, toujours conduites par un mobile quelconque, ne cédassent plus à l'entraînement religieux ? Si les Ss départemens ressemblaient pour la foi au département de la Haute-Loire, la France mériterait en toute vérité son vieux surnom de royaume très-chrétien. Qu'on veuille suivre mon récit rapide et fidèle.

Dès Issengeaux, à sept lieues du Puy, la marche des pèlerins nous fut signalée : c'étaient plusieurs troupes composées de vingt, de

(1) Odo de Giséy.

trente, de quarante personnes, sur trois rangs, récitant à voix haute le chapelet ; il était minuit, la neige couvrait la route. A Pertuis, le point le plus haut de l'horizon, la foule allait croissant, elle augmenta encore au village de Brives. Nous entrâmes au Puy à l'aube du jour. Assise au milieu de trois vallons, la ville voit serpenter autour d'elle trois rivières : la Borne, le Doléon et la Loire. La Borne baigne ce cône volcanique et gigantesque taillé par la nature, et l'une des merveilles du monde, de la pointe duquel s'élève la chapelle de St-Michel, avec son clocher gothique. Charles VIII visita cette église et accepta, sur la terrasse, une collation offerte par les chanoines. Tout près est la colline ardue couronnée par le sombre rocher de Corneille, autre produit volcanique. Là, s'élève l'auguste basilique, appuyée, d'un côté, sur les flancs de la colline, et, de l'autre, jetée audacieusement dans les airs sur une double voûte. Aujourd'hui, l'aspect de la cité a quelque chose qui ressemble aux villes d'Italie : une médaille de la Vierge est l'ornement que vous apercevez au cou de tous les enfans ; chaque rue a sa madone, à chaque pas vous rencontrez des communautés religieuses sous différens costumes. En présence de ce spectacle, devenu plus saisissant par la solennité du jubilé, on se sent malgré soi pénétré d'un saint respect.

Cependant, j'entendais des groupes publier les premiers triomphes de ces jours de salut, des conversions remarquables, des guérisons. Voilà ce que l'on disait : " Les militaires ont fait leur jubilé avec une édification admirable ; un d'eux s'est écrié : Je ne donnerais pas mon bonheur contre les galons de sergent ! " Pour qui connaît la foi vive des gens de guerre, cette ardeur, ce propos si franchement chrétien, n'auront rien qui étonne. D'ailleurs, est-ce que Bertrand Duguesclin n'a pas fait, lui aussi, son pèlerinage à Notre-Dame-du-Puy ? La fierté militaire peut suivre, le front levé, les traces de ce grand capitaine. On disait encore : " Deux mille habitans du Puy, guidés par un apôtre, se sont rendus processionnellement à la cathédrale, et ont communiqué avec effusion de larmes. " La vue de ces longues files d'hommes avait amolli bien des cœurs jusque-là demeurés endurcis. On disait encore : " Une ame égarée depuis près d'un demi-siècle est venue de loin, a confessé hautement ses écarts et sa gratitude envers la puissante et miséricordieuse Vierge du Mont-Anis ; " enfin, on disait qu'un paralytique avait marché.

C'est sous l'impression de ces discours que je gravis les degrés du temple ; deux cents jeunes gens, précédés d'une musique, atteignaient alors le seuil sacré ; je pénétrai à leur suite dans l'église.... Basilique auguste, tu as vu bien des pompes, tes murailles séculaires ont assisté à d'imposantes solennités ; des papes, des princes, nos rois sont venus s'agenouiller, prier devant ton autel, et voici une nouvelle page, une page glorieuse que tu auras à ajouter à tes annales !

On rapporte que l'évêque Vosi, ayant béni la première pierre du temple, fut saisi d'un transport prophétique, et qu'il s'écria : " Je vois accourir à ce sanctuaire que nous élevons, des milliers de générations, d'innombrables phalanges de pèlerins. " Et sur le lieu même, sous nos yeux, et sous le soleil de la quarante-deuxième année du XIXe siècle, cette prédiction recevait un solennel et authentique accomplissement. Le maître-autel en marbre offre, sur les deux faces, l'Annonciation de la Vierge en relief; sur l'autel est placée son image, mais non point celle apportée d'Égypte par saint Louis; elle a disparu dans la tourmente de 93. La Vierge est dans l'attitude d'une personne assise, et elle tient devant elle son divin Fils. Ici, je consignerai, si l'on veut, un fait simple en lui-même, mais qui témoigne de la foi dans les ames du Velay. Dans la cathédrale, à mes côtés, priaient deux époux; ils récitaient le chapelet, à voix très-haute, comme s'ils eussent été seuls dans la vaste basilique, ou plutôt comme s'ils eussent été près de leur foyer solitaire. La femme commençait les oraisons, le mari les continuait. Ce fait, tout minime qu'il est, considéré en lui-même, a une portée plus chrétienne qu'on ne pense.

Cependant, les processions parties des paroisses lointaines, arrivaient bannières déployées : ces processions, accueillies par une émotion vive, défilaient toutes gravement au milieu d'un silence universel. La marche était ouverte par les enfans; les jeunes filles voilées suivaient, puis les pénitens en aube, puis les femmes couvertes d'un voile blanc, puis le clergé; les anciens du village fermaient la marche. J'ai compté quinze processions : celles de Loudes, de Pradelles, de Saint-Paulien, d'Issengeaux, de Saint-Flour m'ont frappé par leur nombre et leur magnificence. Mêlé avec la foule, j'ai vu, j'ai entendu : oh bien ! chez les spectateurs, chez les pèlerins, partout j'ai rencontré foi, piété, bonheur. Je n'ai point parlé du bourdon, qui remuait profondément la pensée. A chaque heure du jour, la cloche de N.-D. sonnait à brillantes volées; vous eussiez dit qu'en déployant ses ailes sur le rocher de Corneille, elle portait, d'une part, jusques aux nues, la gloire de la reine des cieux, et que, de l'autre, avec sa voix majestueuse, elle annonçait la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. L'effet de ces vibrations avait quelque chose de surnaturel.

La tradition rapporte que, dans un jubilé qui eut lieu, il y a bien des années, l'affluence fut telle que plus de quatorze cents fidèles moururent étouffés. Des précautions avaient été prises cette fois pour éviter les accidens. Du reste les processions, nous l'avons déjà fait remarquer, marchaient dans un ordre admirable. Elles entraient dans la cathédrale et en sortaient presque immédiatement après avoir récité les prières du jubilé.

Je ne voulais pas quitter le Puy sans visiter deux manoirs célèbres dans nos vieilles annales, Espaly et Polignac. Espaly !... J'ai vu son rocher basilique avec ses ruines pleines de tant de souvenirs. C'est là que des guerriers restés fidèles proclamèrent Charles VII, et le saluèrent du titre de *roi* ! C'est là que la patrie en deuil et désespérée reprit confiance et courage ; c'est là que le roi sans royaume tourna ses yeux mouillés de larmes vers la protectrice de ses aïeux, et la Vierge du Mont-Anis suscita une autre vierge miraculeuse pour sauver le roi et la France. Au couchant est un rocher volcanique couvert de ruines plus extraordinaires encore. En vain la révolution a voulu faire passer son niveau sur sa tête altière, le rocher de Polignac est toujours le géant des montagnes. Arthur Young a consacré plusieurs pages à exprimer les sensations que lui firent éprouver tous ces monts du Velay, déchirés, nus et travaillés par les volcans. La vue du rocher de Polignac le jetait dans l'enthousiasme. De là sortirent de nobles et saints évêques, d'habiles diplomates, des guerriers sans peur et sans reproche. C'est de là que partit pour la croisade, avec l'évêque Adhémar, le vicomte de Polignac, que la chronique surnomme le *Guidon* de Notre-Dame-du-Puy.

En gravissant le coteau qui mène à Polignac, l'œil découvrait par des sentiers à travers les montagnes, le long des vallées, de nouveaux pèlerins, au milieu desquels je comptai soixante enfans, dont quarante jeunes filles de 8 ans et au dessous, s'acheminant en ordre vers la gracieuse patronne du Velay. A ce moment, des sons confus parvinrent jusqu'à nous : d'où venaient-ils ? C'était l'Echo des montagnes redisant les invocations à la Vierge Marie de trente mille pèlerins. Par un mouvement irrésistible, je tombai à genoux, et je joignis mes prières aux leurs.

A mon retour je rencontrai un grand nombre de pèlerins qui regagnaient les villages voisins. Ca et là, assis le long de la route, des hommes, des femmes, des enfans, de jeunes filles tiraient d'un méchant panier leur pain noir, Parrosaient d'une eau limpide, bénissaient Dieu et laissaient échapper avec une joie naïve cette expression de leur foi et de leur reconnaissance : *Jamais, non jamais nous n'oublierons ce jubilé*, et j'étais heureux de répéter avec la même allégresse : *Jamais, non jamais, je n'oublierai ce jubilé....* De tels instans font époque durant toute la vie, X.

L'Amorceur de la Haute-Loire résume en ces termes les détails relatifs au *Grand-Pardon* du Puy ;

« La religion chrétienne et le culte de Marie viennent de remporter un triomphe signalé dans la ville du Puy ; et les merveilles que l'histoire et la tradition racontaient du célèbre sanctuaire qu'elle possède, du concours des pèlerins dans les grandes occasions du jubilé, sont très-croyables, car elles se sont renouvelées au XIXe. siècle. Ce nom de Jubilé avait déjà circulé

dans tout le diocèse ; il était devenu seul une prédication, un motif de retour à Dieu. Jamais on n'oubliera avec quelle impression subite de piété les fidèles de la ville recueillirent, de la bouche même de leur digne évêque, les paroles par lesquelles le souverain pontife rétablissait le privilège de leur antique chapelle.

« Il convenait que les prémices de cette indulgence universelle appartinsent à l'âge intéressant de l'enfance : c'est pourquoi la plupart des petits enfans de la ville, depuis six ans, avaient été disposés à cette grâce, de manière à s'assurer qu'ils en avaient la suffisante intelligence. Deux mille parurent ensemble au pied des autels de Marie pour remplir les conditions du jubilé, et de toutes les prières présentées à la reine des anges, celle de ces jeunes cœurs ne fut ni la moins fervente ni la moins agréable ; dans plus d'une famille elle a été une occasion de salut.

« L'affluence pour le pèlerinage s'était remarquée dès la solennité de Pâque ; ce jour avait été choisi pour la communion générale des hommes ; 1,500 s'étaient assis à la table sainte, et le soir près de deux mille montaient en ordre et avec un profond recueillement la colline des pèlerins ; la voix de ces hommes chantant les louanges de Marie électrisait l'âme mieux que tout autre concert : leur émotion fut partagée par tous les spectateurs. La piété n'était plus un privilège abandonné au sexe le plus faible.

« Dès le lendemain commença cette série étonnante de processions, de pèlerins en troupes qui, jusqu'au vendredi suivant, ne s'interrompit presque jamais. Les chemins qui aboutissent au Puy étaient couverts de caravanes chrétiennes ; on consacrait la nuit au voyage pour arriver au lever du soleil. Combien ont fait une longue route à pied, à jeûn, pour communier à l'autel du jubilé ! Nul désordre, nul tumulte, nul scandale connu. Ces caravanes semblaient se répondre l'une à l'autre par des prières et des cantiques, et dans la plupart des consciences il n'y avait qu'une seule crainte, celle de n'être pas assez pur pour la faveur que l'on venait solliciter... On a compté 32 processions générales, dont plusieurs se composaient de quatre, cinq, six et jusqu'à sept mille personnes ; les porteurs de croix y marchaient souvent pieds nus. A l'éclat des bannières, à la nouveauté de divers ornemens, fleurs, guirlandes, dorures qui brillaient au soleil, on reconnaissait que pasteurs et fidèles avaient rivalisé de zèle pour que rien ne manquât au témoignage public de leur dévotion à Marie. Quelques processions étaient complétées par la présence des autorités civiles : dans un grand nombre les hommes étaient en majorité. Combien ont attendu avec patience, malgré la fatigue de la nuit, sans quitter leurs rangs, et poursuivant par intervalles leur cantique, pendant trois ou quatre heures, leur tour d'entrée à l'église ! La nef de celle-ci, ses bas-côtés et quelquefois le chœur s'emplissaient de nouveau d'heure en heure jusque bien avant dans l'après-midi. Les processions finies, elle était aussitôt envahie par la multitude des pèlerins venant de divers lieux où il n'avait pas été possible de se réunir en corps, soit à cause de la distance, soit à cause du chemin et de la rude saison. Mgr. Darciholes se faisait un plaisir de descendre au milieu de ses nombreuses îles, de bénir son peuple accouru si spontanément à son invitation. Enfin, pendant la semaine entière il n'y a eu qu'une pensée, qu'un mouvement, qu'un but : l'indulgence et le pèlerinage du jubilé. Les provinces voisines du Vivarais, de

la Lozère, du Forez, du Lyonnais ont fourni leur tribut de pèlerins. Mais Saint-Flour s'est distingué par une députation de ses confrères dits *pénitens* qui sont venus par une marche de deux journées à travers les montagnes, accomplir leur vœu au sanctuaire de Notre-Dame du Puy. Aussi les habitans de cette ville ont-ils applaudi à leur courageuse dévotion par leur empressement à se porter sur leurs pas, à les accueillir dans leurs maisons. La charité n'a point failli à la piété des voyageurs : des distributions de pain ont été faites aux pauvres, des rafraîchissemens gratuits ont été plusieurs fois servis ; chaque maison était une hôtellerie dont l'amitié avait élargi et multiplié les places. Il est difficile de préciser le nombre des pèlerins. 150,000 médailles, frappées en l'honneur du jubilé, ont été vendues. En additionnant d'une manière approximative les processions, les bandes isolées, on peut croire au chiffre de 140,000.

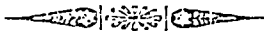
« Ce concours était loin de n'être qu'une affaire de curiosité ou d'exaltation. Ce mot de jubilé a été comme le missionnaire du diocèse. Partout les consciences ébranlées, les chaires et les tribunaux de la pénitence fréquentés ; partout la résurrection des âmes par l'effet sensible et reconnu d'une grâce divine. Les quatre paroisses de la ville ont été évangélisées avec un succès qui surpassait toute attente : Dieu seul a le secret des miracles spirituels que sa miséricorde a opérés dans cette circonstance.

« Plus de 3,000 hommes au Puy ont satisfait au devoir pascal ; 200 soldats, et c'est presque toute la garnison, ont suivi les exercices d'une retraite qui leur était donnée. Parmi ceux qui avaient été envoyés pour le temps du jubilé, plusieurs ont suivi l'exemple des premiers. La garde civile n'a pas manqué à l'appel. Enfin, si la présence de la force armée a maintenu l'ordre, ce n'est point en réprimant des agitations qui n'ont jamais existé, mais en ajoutant, par son appareil militaire, à la solennité du spectacle, et en facilitant le mouvement régulier de la multitude. Ceux auxquels était échu le soin de pourvoir à la sûreté publique ont vu et ont dû apprendre aux autres que les rassemblemens ordonnés ou conseillés par la religion, inspirent bien moins d'alarmes que ceux formés par les passions politiques, et qu'il est plus facile de protéger un peuple avide de prières et de bénédictions, que d'arrêter un peuple avide d'indépendance et constitué en émeute.

« Bien plus grand eût été le concours pour le pèlerinage, si le temps ne fût devenu rigoureux et mauvais. MM. les évêques de Nevers, de Saint-Dié et de Saint-Flour avaient pris part à cette fête. Plusieurs autres eussent réalisé leurs promesses, si la pluie et la neige n'eussent été d'insurmontables obstacles.

« Au moins, si les inconvéniens de l'hiver ont empêché le déploiement des pompes religieuses telles que la piété les avait conçues et préparées pour la clôture du jubilé, ils ont donné au peuple l'occasion de manifester son dévouement. Tous les bras étaient en activité pour la dernière procession solennelle. Les rues lavées et tapissées, des arcs-de-triomphe dressés, et puis, malgré l'humidité des chemins et le froid de la saison, la ville entière et les étrangers partagés en deux portions, l'une de spectateurs remplissant les fenêtres, l'autre d'assistans à la cérémonie religieuse, que relevaient tour à tour le chant des clairons militaires et de la musique bourgeoise, les voix des

enfants, des vierges, des hommes, du nombreux clergé, le contraste des diverses corporations, avec leurs costumes et leurs étendards, la présence de quatre évêques, émus eux-mêmes de ce qu'ils voyaient et entendaient, l'illumination générale du soir, voilà l'histoire du dernier jour de cette mémorable semaine, que la ville du Puy aura enrégistrée sans doute dans ses annales."



A la preuve bientôt. disions-nous il y a quelques semaines, en parlant de l'excellence des institutions religieuses des tems passés et des tems présents, en parlant à ces ennemis des hommes et des choses du catholicisme. Nous avons aujourd'hui une raison de plus de venir, munis de preuves sans réplique, leur dire ce qu'ils persistent à vouloir ignorer, ce qu'ils contestent. Le deuil passager de l'église d'Espagne sera pour ces esprits qui ne voient qu'avec les yeux des passions, qui ne raisonnent que comme raisonnent les passions, sera un texte à de sinistres prédictions sur l'avenir du catholicisme, et ils croiront le moment favorable pour nier sa vitalité et sa divine influence sur les destinées du monde. Comme s'il ne fallait pas de grandes douleurs et d'héroïques combats à l'Église militante, à l'épouse du Christ mort sur une croix pour sauver le monde ! A la preuve donc !

Ce serait faire preuve en philosophie d'une bien naïve simplicité que de n'apprécier les faits historiques que par leur relation avec les idées et les habitudes contemporaines. Aussi, notre intention, dans cette esquisse rapide, est de présenter le Catholicisme sous le point de vue de sa prodigieuse et bienfaisante influence *relativement aux tems, aux lieux, aux hommes qu'il domine*. Et sans entrer dans des détails qui sont du domaine de l'historien, il ne faut qu'un simple coup-d'œil et un peu de bonne foi pour admirer le renouvellement universel du monde qu'il opéra depuis son avènement.

Alors que le joug de la servitude pesait sans contrepoids sur les populations des premiers siècles du christianisme ; alors qu'il fallait aux vaincus creuser incessamment, sous le fouet du maître, le sillon douloureux où ils ne devaient jamais récolter pour eux-mêmes ; alors qu'il n'y avait plus que deux classes d'hommes dans le monde, les oppresseurs et les opprimés ; le catholicisme venait, comme il vient encore, comme il viendra toujours dans les mêmes besoins, avec toute l'énergie de sa divine puissance, commander à ces farouches vainqueurs le respect pour les fers du prisonnier, l'humanité, le pardon, l'amour pour ceux que le sort des armes ou le hasard de la naissance avait mis à leurs pieds, la liberté pour les esclaves qu'il nommait ses enfans et leurs frères. Alors aussi la piété multipliait partout ces asiles où il y avait du pain pour les pauvres et de la compassion pour les cœurs que la souffrance avait flétris. Et pour ne pas nous perdre dans des généralités trop vastes pour le cadre où nous devons nous renfermer, ces monastères nombreux dont l'hérésie et l'impiété de concert ne nous ont laissé que les ruines, ces monastères asiles de la piété, de la vertu, refuges assurés du repentir, ces monastères tant calomniés de nos jours, ne furent-ils pas mille fois plus efficaces, pour la conservation de la foi et des mœurs, pour le soulagement de toutes les infortunes et de toutes les misères, pour le progrès des sciences, des lettres et des arts, que toutes ces institutions récentes, œuvres d'une froide philosophie ou

d'une philanthropie menteuse ? Et ces hôpitaux, sanctuaires de la souffrance et de la charité, où des anges, sous le doux et modeste nom de Sœur, consolent plus de douleurs en un jour que toutes les philosophies de l'univers en un siècle, prodiguent à tons les genres de souffrance des soins et un dévouement si étonnans que les plus grands ennemis de Dieu et de ses œuvres n'ont pu se défendre d'en faire les plus pompeux et les plus mérités éloges, qui les a fondés ? Le catholicisme. Qui peut ainsi faire surmonter à de faibles femmes le dégoût qu'inspirent la vue, la présence de toutes les misères de la pauvre humanité souffrante ? Qui peut leur inspirer chaque jour, à chaque instant du jour, le renouvellement du sacrifice et de la jeunesse, et de la beauté, et du rang, et de la fortune, et de tous les bonheurs que devaient leur donner le monde et la famille ? Notre religion. Qui inspire au prêtre catholique ces œuvres de zèle et de dévouement qui, sans éclat aux yeux des hommes, demeurent obscures et ignorées comme la vie de ces pauvres apôtres ? Qui conduit à toute heure du jour et de la nuit ces anges tutélaires partout où il y a une douleur à apaiser, une misère à soulager, un malheureux à consoler et à secourir ? Notre religion. Et si vous, heureux du monde, vous ne les avez pas vus accomplissant ces sublimes sacrifices, c'est à vous que nous en demandons la raison. Qui donne à nos missionnaires ce dévouement héroïque, que nous redisons il n'y a que quelques jours ; qui leur fait abandonner leur patrie, leur famille et toutes les félicités de cette vie, pour aller, la croix à la main, moissonner des souffrances dont Dieu seul sera le témoin et le rémunérateur ? Notre religion ! le catholicisme seul donne au monde de ces spectacles ; seul aussi il en a le secret.

Et vous osez médire du catholicisme ! et vous prétendez mesurer avec vos mesquines mesures cette Rome catholique, ce géant dont la tête est dans les cieux, dont les bras s'étendent d'un pôle à l'autre et pressent le monde dans une sublime étreinte, cette Rome qui tient dans ses mains les destinées de l'univers ! Vous prétendez, dans vos calculs ignorans, lui fixer la durée de sa vie et le nombre de ses soleils ; parceque vous avez vu pâlir une étoile dans un coin du ciel, parceque vous avez entendu des bruits de combats dans un coin de la terre ! Vous ne comprenez rien aux épreuves que J. C. a prédites à son Eglise. Vous oubliez qu'elle n'a point été instituée pour le repos, mais pour la lutte et, Dieu aidant, pour la victoire. Voyez plutôt ! vous dirons-nous avec un éloquent écrivain, qui eut, lui aussi, à prouver la force immuable du catholicisme contre des prédictions et des théories insensées.(1)

Il n'y avait plus de catacombes : l'Eglise, après avoir usé les grils et les chevalets, s'était assise sur la pourpre à côté de Constantin. . . . La loi d'épreuve aussitôt se développe. Arius paraît, et la moitié du monde policé et du monde barbare se fait arienne. Trois cents ans passèrent ainsi. — Au septième siècle l'Eglise respirait ; la Lombardie, l'Espagne, la Gaule entière renaissent dans son sein ; l'Angleterre tombait dans ses bras. . . . La loi d'épreuve éclate de nouveau ; Mahomet se lève (610), et l'Asie, l'Afrique, l'Espagne s'inclinent devant le croissant. — Charlemagne venait d'être donné au monde ; les forêts germaniques s'ouvraient à la foi romaine. . .

(1) Lettre aux St. Simoniens.

La loi d'épreuve se vérifie ; avant la fin du neuvième siècle, Photius avait consommé le schisme d'Orient. — Grégoire VII était sorti vainqueur des étreintes de la tyrannie féodale ; les croisades avaient mis le glaive au service de la chaire de Pierre ; la papauté pouvait se croire reine à jamais. . . . A l'instant le schisme des anti-papes met en question pour un siècle l'unité catholique et l'avenir de la chrétienté. — Enfin, au seizième siècle, un monde entier, l'Amérique, avait reçu nos missionnaires : quel triomphe inespéré pour l'Eglise ! Mais Luther est né ; sa parole est un glaive tranchant. L'Eglise ne sommeillera pas dans sa gloire nouvelle : car, à la voix de cet homme, un tiers de l'Europe va se séparer d'elle et la poursuivre de cris de mort.

Qu'en dites vous, détracteurs du catholicisme ? Qui a le plus d'avenir aujourd'hui de la philosophie et du protestantisme ou de la foi romaine ? A qui a-t-il été donné de nos jours de soulever l'Irlande comme une mer houleuse et grosse de tempêtes, ou de l'apaiser d'un mot comme un enfant ?

Mais le présent fût-il pour nous aussi décourageant que vous le dites, le désespoir serait loin de nous, car nous avons des promesses qui ne trompent point : et quand nous n'en aurions pas, le passé nous répondrait de l'avenir. Que pouvaient penser, dites nous, les chrétiens qui voyaient, des Indes à l'Espagne, l'ère du Christ faire place à l'égire de Mahomet, et le reste des contrées chrétiennes menacées par les schismes et les persécutions ? Et ce spectacle il fallut le porter plus de deux cents ans ! Et le monde civilisé avait appartenu tout entier à la croix ! Certes, la chute était profonde, et jamais une religion nouvelle ne dut prophétiser la ruine des autels anciens avec plus de confiance que l'islamisme. Pourtant Grégoire VII naquit, et, cinquante ans après, l'étendard des croisés flottait sur le sépulcre du Sauveur.

Qu'on ne regarde donc plus les luttes présentes, l'épreuve contemporaine imposée à notre foi, comme un arrêt de réprobation et de mort. L'histoire du passé nous dit celle de l'avenir. Et d'ailleurs, ne voyez vous pas plus de triomphes que de défaites ? Comptez les victoires de la croix dans notre siècle : le croissant s'est éloigné d'Athènes et de Corinthe ; la croix a été plantée sur la plus haute cime du Caucase ; elle presse d'un côté l'antique domaine des califes, de l'autre, la Perse et les innombrables populations chinoises. L'idolâtrie birmane est entamée ; la domination européenne en Asie est un véritable apostolat, et Dieu sait se servir de l'active ambition des spéculateurs, de l'ardente avidité des marchands pour porter à leur insçu l'Evangile chez des peuples où ils pensent ne porter que leurs marchandises et leurs traités de commerce. Les armes chrétiennes de la France ont jeté un pont d'Europe en Afrique, en montrant qu'on pouvait vaincre et coloniser l'Algérie ; et l'on voit avec admiration un évêque assis sur la chaire de St. Augustin dont il fait revivre le zèle et l'ardente charité. L'Angleterre se souvient enfin qu'on la nomma longtems l'Isle des Saints ; et elle semble vouloir mériter de nouveau ce beau nom ; et ce sont ses savantes universités qui la poussent vers l'unité romaine. Les îles de l'Océanie sont à peine signalées au commerce, que, plus rapides que les marchands et les politiques, des peuples de missionnaires vont en prendre possession au nom du catholicisme et de la civilisation. Ce sont là des faits contemporains, si nous ne nous trompons. Et, qu'on ne l'oublie pas, toutes ces choses se sont

accomplies malgré les diplomates, au grand désespoir des habiles et à l'éternel étonnement des simples. Dans un siècle où les plus fermes génies sont frappés de la gravitation des sectes chrétiennes vers l'unité, où tout ce qui se fait par chacune d'elles dans l'intérêt chrétien, profite ainsi par avance au catholicisme ; est-ce donc sans un dessein providentiel que tous ces prodiges sont marqués par les progrès de la croix ? Nous attendons votre réponse, hommes de doute et de désespoir, et nous la péserons au jour de la réconciliation entre toutes les communions chrétiennes, au jour prédit où *il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur.*

Voilà pour l'influence du catholicisme sur les événemens et sur les peuples. Ne le semez pas, vous qui affectez d'ignorer sa vitalité et sa puissance, de nommer ses hommes d'élite : sa gloire vous écraserait. Demandez à l'Angleterre si sa chambre haute a compté beaucoup de noms plus vénérés que ceux des lords Talbot et Norfolk ; si sa chambre des communes retentit de voix plus éloquentes que celle d'O'Connell ? Demandez à l'Allemagne si elle se glorifie d'un grand nombre de philosophes plus profonds que Baader, de génies d'une universalité plus éminente que Frédéric Schlegel. Vous qui dites que notre tems est passé, est-ce vous qui, sous le ciel d'Italie, inspiriez à l'âme pieuse de Canova sa *Margherita*, à Manzoni ses nobles chants, à Pellico ses immortelles *Prisons* ? Avez-vous dans vos rangs bien des poètes comme Werner, Lamartine, Turqueti, Pora, etc. ; bien des penseurs comme de Bonald et de Maistre ; bien des écrivains comme Chateaubriand, Gerbet, Henri de Bonald, Montalembert, et comme la plupart de nos Evêques ; bien des orateurs comme M. M. Combalot, Ravignan et notre admirable Lacordaire ? Qui de vous ouït jamais dire qu'une religion qui dépérit, sache non seulement rallier, mais conquérir toutes les supériorités intellectuelles du siècle qui doit voir sa décadence ?

Faut-il parler maintenant de ces innombrables établissemens formés par le catholicisme pour l'éducation de la jeunesse, pour le soutien de l'ouvrier sans travail, pour le refuge de l'innocence en péril, pour la retraite du pauvre orphelin, de la pauvre femme ? Faut-il vous dire ces institutions de tout genre que n'ont pu imiter les plus puissans monarques, malgré le secours de leurs trésors et des milliers de bras qui obéissaient à leur volonté ? Faut-il énumérer ces immortels monumens dans chaque branche des beaux arts, que le catholicisme a semés à chaque pas sur le sol surtout de la vieille Europe, et qui font l'admiration et le désespoir des artistes de nos jours ? N'est-ce point le catholicisme qui a le privilège exclusif de toutes ces gloires et de tous ces bienfaits ? Que l'on dise une vertu qu'il ne commande pas, un vice qu'il ne proscrive pas, une œuvre utile qu'il n'ait point inspirée, un mérite qu'il n'ait pas su récompenser, une carrière glorieuse qu'il n'ait pas parcourue, un bien réel qu'il n'ait pas fait ? Vous vantez vos œuvres éphémères, vous les décorez de noms pompeux, vous leur donnez de glorieux vêtemens, pour mieux cacher sans doute leur impuissance à opérer le bien. Le catholicisme au contraire a la modestie qui sied bien à la force : il n'a aucun souci de sa renommée ; sûr qu'il est que le tems nommera ses œuvres de noms immortels, que les peuples, heureux de ses bienfaits, prendront soin de les bénir. Venez maintenant, pauvres prophètes, venez dire que vos doctrines l'emportent sur nos doctrines, venez dire que le catholicisme est en dehors du progrès de ce siècle : vous êtes des esprits positifs, vous voulez des faits : voilà des faits ! N'avions-nous

pas raison de vous dire que vous ne connaissiez ni les tems, ni les institutions dont vous avez si injustement médité ; et que cette Eglise Romaine que vous blasphémez, a dans son sein des trésors, opère des merveilles que vous ne comprendrez jamais, si vous ne devenez son enfant soumis et fidèle. . . ? O Eglise catholique, que nous sommes fiers de l'appartenir ! qu'il y a de gloire à se dire ton enfant ! que nous sommes heureux de voir tant de saints frères dévouer leur vie à faire bénir ton nom par toute la terre ! Merci, mon Dieu, de nous avoir fait naître dans le sein de voire Eglise ! de nous avoir associés à ses glorieux destins ! Honte et malheur à celui qui méconnaîtrait notre mère, à celui qui oublierait ses bienfaits !

UNE CANONISATION PAR L'EMPEREUR DE RUSSIE.

Il y a dix ans passés que l'empereur Nicolas canonisa solennellement un certain *Métrophane*, le créa chevalier de tous les ordres de l'Etat, orna son tombeau des diverses décorations de ces ordres, et institua par un ukase public une fête en son honneur dans toute l'étendue de l'empire. Mais plus tard les recherches de quelques savans prouvèrent jusqu'à l'évidence que ce *Métrophane* avait été un voleur de grand chemin, et que, pour cette raison, d'après l'ancienne coutume des Russes, il avait été jete dans un couvent pour y subir un emprisonnement perpétuel. En conséquence, l'année dernière, l'empereur l'a fait dégrader de la même manière, le dépouillant de toutes ses décorations et publiant un nouvel ukase pour défendre son culte et le chasser du ciel.

La personne qui nous transmet cette nouvelle, ajoute : " Depuis long-temps on avait entendu parler de cette inconcevable prétention et folie de l'autocrate ; mais on ignorait les détails. Ceux que l'on tran-smet ici, ont été puisés à une source bien authentique, et l'on peut en garantir l'exacte vérité."

Nous pouvons, de notre côté, assurer que notre correspondant est un homme respectable et digne de toute confiance. Et par conséquent, quelque singulier, quelque incroyable que paraisse le fait, il ne peut rester de doute là-dessus.

Nous le livrons donc aux réflexions des gens raisonnables de toutes les classes. On verra par ce seul exemple la différence entre une canonisation de l'Eglise catholique et une apothéose de l'Eglise grecque schismatique, entre l'œuvre de Dieu et l'ouvrage de l'homme.

La chose mérite d'autant plus d'être signalée que le gouvernement russe fait aujourd'hui, à l'égard de ses sujets catholiques, le plus triste abus de son pouvoir, dépouille leur clergé et leurs églises et paraît vouloir s'emparer de toute la puissance spirituelle. Les nouvelles qui viennent de ce grand empire, de la Pologne en particulier, sont déplorables. L'espoir qu'on avait conçu l'année dernière, lors du voyage du prince impérial à Rome, semble entièrement perdu et le mal augmente chaque jour. *Journal Historique*

On accuse souvent d'intolérance les catholiques, parce que l'enseignement de leur foi ne permet pas d'admettre comme doctrines de vérité et de vie, ces innombrables doctrines qui se contredisent et se repoussent ; comme bien ce qui est mal, et de donner au vice la place de la vertu. Que ces prôneurs,

ces chevaliers errans de la tolérance impie ou protestante deviennent les maîtres, ou qu'ils parlent comme ils pensent, et nous aurons à admirer les douces des règnes d'Henri VIII et d'Elizabeth, la tolérance des gouvernemens russe et espagnol et des gentillesses du genre et du bon goût de celles-ci, quo nous empruntons à l'*Univers* :

Voici quelques lignes que l'on peut mettre, sans balancer, au-dessus du discours prononcé par un sénateur à la tribune du sénat d'Espagne et que nous avons donné hier. Ce qu'on va lire est traduit d'un journal démagogique de la Suisse, le *Postillon* (*Post Hornchen*.)

“A bas ! s'écrie cette feuille, les aristocrates et les prêtres ! à bas les moines hypocrites et les traitres à la patrie ! Le calme ne renaitra en Suisse que lorsque les prêtres seront suspendus à la plus haute tour de Lucerne pour servir de pâture aux corbeaux, que lorsque les jésuites et tous leurs suppôts seront précipités dans les fleuves et dans les lacs pour être dévorés par les poissons et les écrevisses, que les intrigans seront décapités et que leurs corps mutilés seront fichés à des pieux sur les grandes routes pour servir d'exemples salutaires. Jurons une haine éternelle à ces esprits évoqués des enfers, bannissons-les du territoire suisse, afin qu'ils ne nous infectent pas de leur souffle pestilentiel ! c'est ainsi que les baillis autrichiens ont été expulsés par nos ancêtres, car il faut prendre des mesures radicales avec ce nid de vipères, avec ces prêtres ennemis de la religion, avec ces aristocrates irréligieux.”

Et plus loin, la même feuille s'écrie : “ Serrez vos rangs, débarrassez-vous des traitres ; ABATTEZ-LES COMME DES CHIENS ENRAGÉS PARTOUT OU VOUS LES TROUVEREZ.”



—Nous accusons réception d'une nouvelle Théologie dogmatique, en 4 volumes, publiée à Philadelphie par Mgr. Kenrick, évêque de cette ville. Nous n'avons pu l'examiner avec assez de loisir pour en parler pertinemment et avec une parfaite connaissance ; mais elle nous a paru destinée à produire un grand bien en Amérique, et devoir satisfaire à un besoin de notre époque et de notre pays. Elle semble en effet avoir été écrite dans le but spécial de donner au clergé catholique des armes pour combattre victorieusement dans le champ-clos de la controverse ; et elle traite avec détails les points les plus contestés par nos adversaires protestans. On connaît du reste le talent et la science théologique de Mgr. Kenrick ; et son nom est une recommandation suffisante à l'ouvrage qu'il vient de publier.

—*Le nouveau Juge en Chef.*—A présent qu'il est reconnu que l'Honble. Joseph Rémi Vallières de St. Réal a été élevé à l'insigne charge de président de la cour, il doit être à propos de remarquer que, grâce aux représentations de l'association du Barreau de cette ville dont une minime portion avait jugé à propos de faire une scission par un faux semblant de scrupule tout-à-fait hors de saison l'administration du jour a fait un acte éclatant de justice en honorant un homme du premier mérite et nous n'hésitons pas à le dire (parce que nous avons la confiance qu'il saura le justifier) un homme de génie qui depuis douze ans brillait sous le boisseau. C'est le premier canadien qui ait encore été appelé à un poste aussi élevé et aussi digne de ses brillantes facultés. Que peuvent faire les éloges quand les témoignages et les

sympathies de tous les hommes éclairés du pays sont là pour attester de l'heureux coup d'état que Sir Charles Bagot vient de faire ? Si l'on eut suivi plutôt une pareille ligne de politique au lieu de faire un système d'exclusion qui annihilait l'origine française, ce pays aurait depuis longtemps marché dans la voie de prospérité que Son Excellence semble se faire un devoir de lui ouvrir.

(Aurore.)

—La procession du Saint-Sacrement a eu lieu dimanche dernier dans les deux paroisses de Québec, et a été favorisée par un temps délicieux, quoique la veille, et même le matin, on eût eu lieu de craindre qu'elle ne pût pas sortir.

La Haute-ville, qui depuis quelque temps cédait la palme à St. Roch pour l'éclat de cette fête religieuse et nationale, a voulu reprendre cette année le rang que devait tenir à cet égard la première paroisse du Canada. Le maire de la ville, MM. les fabriciens, les citoyens catholiques en général, et même un certain nombre de protestants ont mis un zèle digne de tout éloge à orner les rues et places par où la procession devait passer. On a remarqué en particulier les rues de la Fabrique et St. Jean, une partie de la rue St. Stanislas et de la rue St. Louis, la rue d'Auteuil devant chez M. le juge Bedard, une rangée de beaux arbres plantés devant la cathédrale, une profusion de pavillons et de drapeaux devant l'église de Saint-Patrice et la chapelle de la Congrégation, les tableaux exposés devant chez M. Légaré, etc.

Mgr. de Sydime portait le Saint-Sacrement, et une foule immense le suivait ou se prosternait sur son passage. C'est avec une vive satisfaction qu'on a vu MM. les juges Panet et Bedard, de la cour du banc de la Reine, et M. le juge Power de la cour de district, à la tête d'une trentaine d'avocats en robes, augmenter par leur présence la pompe de la procession, en marchant deux à deux après le dais. Il faut espérer qu'ils continueront à donner cet exemple et qu'il sera suivi par d'autres corps.

La musique de MAM. les élèves du séminaire a aussi contribué beaucoup à rehausser l'éclat de la fête par ses accords harmonieux.

La procession partie de la cathédrale un peu après 9 heures et demie, n'y a été de retour qu'à midi passé.

Nous regrettons d'apprendre que l'harmonie générale du jour, à laquelle nos concitoyens protestants eux-mêmes se sont empressés de concourir, a été troublée par un incongruité militaire dont nous n'avons pas été témoin, mais que le *Canadien* d'hier signale dans les termes suivants :

“ Nous remarquons plus haut que rien n'avait troublé l'ordre de la procession ; lorsque nous écrivions cela, nous ignorions un incident qui a causé quelque regret à tous ceux qui en ont été témoins, et qui en ont appris les circonstances. Pendant que le clergé était dans l'église des Dames Ursulines, un détachement de soldats sortit de l'église protestante pour se rendre sur le Cap, et au lieu de prendre la rue Ste.-Anne, ou le côté opposé, pour se rendre à leurs casernes, ce qui n'aurait allongé leur marche que de quelques pas, on les fit passer au milieu de la foule compacte des fidèles qui encombraient les environs de l'église des Ursulines, ce qui, comme on peut bien le penser, causa beaucoup de confusion, d'embarras et de mortification. Nous tirons les réflexions qu'un pareil manque d'égards envers la population catholique de cette ville est de nature à faire naître, bien assuré que le commandant qui

s'en est rendu coupable sera généralement blâmé par les siens. L'intolérance et le fanatisme religieux, surtout lorsqu'ils se traduisent en actes incivils, ne sont pas de notre siècle, et trouveront des approbateurs dans les hauts rangs de l'armée anglaise moins encore que partout ailleurs."

Nous n'avons point de détails sur la procession de St. Roch ; nous savons seulement, en général, que les citoyens y ont déployé le même zèle que par le passé.

Gazette Religieuse de Québec.

—MM. Poiré et Olscamps, missionnaires se rendant à Abbitibi, sont arrivés le 16 du mois dernier au Fort des Allumettes. Le premier écrit de ce poste à un prêtre de cette ville une lettre dont nous croyons que nos lecteurs verront avec plaisir l'extrait suivant :

"... Le Seigneur veut que nous fassions ici quelque séjour, puisqu'il nous envoie un vent violent qui nous empêche de nous mettre en marche. Nous sommes tous deux en bonne santé, quoiqu'un peu fatigués du voyage ; nous dormons peu la nuit à cause du froid, n'ayant pas d'autre abri que notre tente. Nous avons été bien contrariés dans notre route par le vent qui ne nous a pas fait perdre moins de trois ou quatre jours. Nous avons aussi été retardés par suite des réparations qu'il a fallu faire à notre canot, qu'un de nos hommes a brisé en faisant un faux pas dans un portage. Reconmandez-nous, s'il vous plaît, aux prières des bonnes âmes ; nous en avons besoin plus que jamais, puisque nous nous proposons de pousser nos courses jusqu'à Moose, ou nous ne savons pas quel succès nous aurons." *Idem.*

—L'Acte passé dans la dernière session, 4 et 5 *Victoria* ch. 22, donne au plus ancien Missionnaire des Isles de la Magdeleine les pouvoirs de Juge de Paix dans le cas où il n'y aurait pas de Juge de Paix résidant aux dites Isles.

Nous croyons devoir dire que cette nomination est très-judicieuse. *Canadien.*

—La Législature d'Albany a fait droit aux réclamations des catholiques de New-York, en passant une loi qui détruit le monopole dont jouissait la Société des Ecoles publiques de cette ville, et dont elle abusait pour corrompre la foi de la jeunesse catholique. Les partisans du monopole avaient tout mis en œuvre pour empêcher cet acte de justice. Depuis que la question des Ecoles a été agitée pour la première fois, ils n'ont cessé de faire des appels aux passions et aux préjugés religieux de leurs adhérents, de les amener en criant : *Point de Papisme !* en défigurant les doctrines des catholiques, et en attribuant à leur clergé et surtout à l'évêque Hughes, leur digne chef, des vues ambitieuses et liberticides. Les catholiques faisant, en général, cause commune avec les démocrates, et leurs adversaires avec les whigs, la question de purement religieuse qu'elle avait été dans l'origine, est devenue à la fois religieuse et politique ; et la nouvelle de la défaite essayée par ces derniers dans la Législature de l'Etat arrivant à New-York au moment des élections municipales, et pendant que la population était partagée en deux camps ennemis, a produit, parmi les partisans fanatisés de la Société des Ecoles Publiques, une telle irritation qu'ils se sont livrés aux excès les plus coupables et dont les chefs du parti rougissent eux-mêmes pour la cause qu'ils soutiennent et que ces excès ont déshonorée. — *Gazette des Opelousus.*